

Ancien élève de l'Ecole Centrale, Robert promettait pour l'Eglise un ministère sacerdotal de première valeur.

Partie à la mobilisation, en compagnie de son frère, avec l'entrain qu'il mettait à toute chose, il avait dit à sa mère :

« Confiez-vous à la Sainte Vierge. Vous nous avez tant soignés, ma pauvre chère Maman, vous nous avez tant gâtés lorsque nous étions enfants. Maintenant, vous ne pouvez plus rien faire pour nous. Confiez-nous à notre Mère du Ciel... Et puis, vous m'avez déjà donné au Bon Dieu : vous pouvez bien maintenant me donner à la France ! »

D'Antibes, le 5 août, il écrit à son directeur d'Issy :

« Les Italiens ne marchant pas contre nous, le 111<sup>e</sup> partira samedi pour Arches. C'est là que nous irons défendre la France... La France part donc pour cette guerre dans les meilleures conditions d'entrain et d'élan et, pour moi en particulier, j'aborde cette campagne aussi dans d'excellentes conditions... »

Il écrit bien sûr à sa famille ; puis le 13 août, de nouveau à son directeur :

« Le baptême du feu est pour demain, sans doute. J'espère l'affronter sans faiblesse et avoir du courage pour moi et pour mes hommes... »

En effet, le lendemain, c'étaient les marches forcées, l'approche imminente du danger. Le 15, à sa famille ; il envoie ces derniers mots :

« Nous avons marché de 3 heures à 21 heures ½ sans arrêt et sans manger pour venir prendre le soir des avant-postes qui nous ont valu une nuit à la belle étoile. Pas encore d'engagement sérieux sur la ligne mais nous avons eu la joie de franchir le poteau-frontière. »

Alors s'engagèrent ces combats de Lorraine qui nous menaient vers Château-Salins, Sarrebourg, Morhange. Le sous-lieutenant T.Ambrogil, écrivait le 11 novembre 1914 à M. le Comte de Boisgelin :

« Nous avons été obligés, après deux jours de combat, de battre en retraite, accablés sous le nombre. Lorsque l'ordre de repli nous a été transmis, votre fils et moi étions ensemble dans la même tranchée. Nous avons

commencé à nous retirer et nous venions de parcourir quelques centaines de mètres à peine lorsque j'ai vu mon camarade chanceler et tomber à terre.

M'étant approché de lui et ayant demandé s'il était touché, il n'a pu me répondre que par un signe de tête. J'ai fait arrêter deux hommes pour le transporter. Au bout de quelques minutes de marche sous le feu de l'infanterie allemande, votre fils leur a lui-même donné l'ordre de la déposer.

Le feu était d'une violence inouïe, et deux fois il leur répéta : Laissez-moi, vous ne me sauverez pas et vous vous ferez tuer. Sauvez-vous ! » Ce qu'ils ont fini par faire après l'avoir déposé dans une tranchée... En un mot, il a fait son devoir noblement, à la française, jusqu'au moment où il est tombé ».

Après sa disparition, non seulement le nom n'a jamais figuré parmi les listes des morts en Allemagne, mais une vive lueur d'espoir avait brillé un moment à la nouvelle qu'il était prisonnier et que sa blessure était guérie. Hélas, la disparition s'affirmait définitive.

Au soir du 20 août 1914, les gendarmes allemands sont venus enlever aux martyrs de ce jour restés sur le champ de bataille toutes leurs pièces d'identités et demandèrent aux habitants de Bidestroff d'enterrer tous les morts, sans distinction de grade et sans même les regarder.

Malgré ces ordres, les habitants remarquèrent cet officier, tonsuré, couché sur le dos, avec ses mains jointes tenant un chapelet. Il avait une large plaque de sang dans le dos ; Robert ayant reçu une balle qui lui traversa la poitrine. Son frère le lieutenant Paul de Boisgevin, « ayant pu aller en Lorraine en Mars 1919, a eu la douloureuse consolation de retrouver les traces de son frère disparu 5 ans plus tôt, grâce aux témoignages des habitants de Bidestroff.

Depuis, « il repose dans un cimetière tout proche de l'endroit où il est tombé, et sur une inscription placée plus tard on lit ces mots : « Ici reposent 6 officiers et 283 soldats Français tombés en héros au champ d'honneur. Ils se sont sacrifiés pour que la Lorraine redevienne Française ».